
Sous la catégorie des « NEET » : normes sociales et parcours de vie

Cécile Van de Velde

Citer ce document / Cite this document :

Van de Velde CécileVan de Velde Cécile. Sous la catégorie des « NEET » : normes sociales et parcours de vie. In: Diversité, n°194, 2019. Portrait de jeunesses. pp. 62-66;

https://www.persee.fr/doc/diver_1769-8502_2019_num_194_1_8182

Fichier pdf généré le 16/03/2023

suspension » ou l'« impasse ».



Sous la catégorie des « NEET » : normes sociales et parcours de vie

Cet article propose une déconstruction sociologique de la catégorie des NEET¹ : il s'appuie sur une enquête qualitative internationale conduite auprès de jeunes adultes vivant en monde urbain (Paris, Madrid, Montréal, Santiago du Chili, Hong Kong), pour faire émerger la diversité des expériences sociales associées au fait d'être NEET. Il montre que cette catégorie renvoie au moins à trois significations contrastées au sein des parcours de vie : l'« alternative », la « suspension » ou l'« impasse ». ■



Qui se cachent derrière les « NEET », ces jeunes qui ne sont « ni en emploi, en études ou en formation » ? Cette catégorie statistique a émergé depuis quelques années dans les statistiques publiques, avec pour objectif de compléter et d'élargir les indicateurs de chômage des jeunes (Furlong, 2007). Elle répondait initialement à une inquiétude suscitée par l'augmentation rapide, dans la plupart des sociétés occidentales, des jeunes adultes s'échappant des radars statistiques, c'est-à-dire sans « occupation » sociale aisément identifiée et identifiable. S'ils ne sont pas là où on les attendait *a priori*, à savoir soit en formation ou en emploi, où sont-ils ? Ce regroupement des « sans », des « incasables », a rapidement été associé à un nouveau paradigme, celui des nouvelles « vulnérabilités » émergentes au sein des parcours de vie juvéniles (Cuzzocrea, 2014, Mascherini et al., 2015).

Par sa structure additionnelle et inversée, cette catégorie appelle une première déconstruction critique : elle rassemble différents états, souvent dynamiques et transitoires au sein des parcours de vie – chômage, congés parentaux, multiples formes d'inactivité non étudiante –, qu'elle fige sous le même libellé. Elle regroupe donc des populations par définition hétéroclites. Elle révèle en premier lieu la difficulté actuelle de nos appareils statistiques à mettre des visages tangibles sur ces jeunesses et à capter avec précision les dynamiques de nos parcours de vie : s'ils sont hors de nos radars, c'est d'abord la qualité de nos catégorisations statistiques qu'il faut interroger. Mais plus profondément, cette catégorie est porteuse de normes et de représentations sociales spécifiques, qui révèlent en creux les nouvelles préoccupations et exigences pesant désormais sur cet âge de la vie. Si on mesure les jeunes sans occupation socialement attendue, c'est qu'à l'inverse, à cet âge-là, il faut désormais être « occupé ». En soi, elle porte une injonction à « être » quelque part, à avancer continuellement dans les voies socialement tracées de l'éducation et de l'intégration. On peut ainsi y lire l'extension, sur le temps de la jeunesse, de la pression néolibérale au projet, à l'occupation sociale, au temps productif et « utile ».

1 Not in Education, employment or training.

Reste que ce taux, certes abstrait et hétéroclite, connaît une augmentation sensible – même si contrastée – dans la plupart de nos sociétés, en particulier depuis 2012 (Carcillo et al., 2015, Mascherini et al., 2015). Au sein des débats publics et médiatiques, elle s’incarne dans des figures dominantes particulièrement diversifiées d’une société à l’autre, que ce soit les *hikikomori* au Japon – ces adolescents en retrait chez leurs parents, issus plutôt de milieux éduqués et favorisés (Fansten, Figuerido, 2015) –, des chômeurs de longue durée et peu diplômés en Europe, de jeunes décrocheurs vivant à la marge en Amérique du Nord... Au-delà de cette apparente hétérogénéité, de quoi cette augmentation transversale est-elle le nom ? Cette construction statistique est-elle réellement dépourvue de sens sociologique ? Un tel questionnement invite à interroger plus avant les différents visages internationaux des « NEET » et à conduire une analyse sociologique des différentes expériences vécues de « retrait » présumé, afin de pouvoir en déterminer à la fois les traits communs et les inégalités internes. Dans cette intention, nous mobilisons une enquête comparative menée par récits de vie sur des jeunes âgés de 18 à 35 ans, sur un échantillon principalement urbain – conduit à Madrid, Montréal, Santiago, Paris, ainsi que dans certaines de leurs banlieues – mais socialement élargi : il comprend, dans chacune de ces villes, à la fois des jeunes étudiants, des jeunes salariés, et des jeunes dits « NEET », inscrits dans différentes formes de recherche d’emploi ou d’inactivité. Cette ouverture sociale permet d’interroger les spécificités éventuelles de l’expérience des « NEET » comparativement aux autres jeunes adultes en formation ou en emploi, tout comme de faire émerger les principales lignes de différenciation interne. De plus, les récits de vie marqués par une expérience passée d’inactivité ou de chômage ont également été analysés. Au final, ces jeunes dits « NEET » forment une partie non négligeable de l’échantillon

comparatif : plus d’une centaine de récits de vie sont concernés. Mais construit dans le cadre d’une recherche portant sur les expériences plus transversales du « devenir adulte » contemporain dans le sillage d’une crise mondialisée, cet échantillon n’a pas de vocation directement représentative sur la catégorie des « NEET », et ne peut prétendre embrasser l’ensemble des situations potentielles qu’ils peuvent recouvrir – notamment en monde rural.

Or, de toutes ces expériences, un trait commun émerge : au-delà de leur irréductible hétérogénéité, elles renvoient fondamentalement aux tensions et contradictions du « choix » contemporain, particulièrement aiguës pour ces jeunes générations. Celles-ci se voient de plus en plus prises en étau entre une injonction à « devenir soi » et une difficulté croissante à s’y conformer, face à une adversité sociale accrue dans le système éducatif et sur le marché du travail. On peut y lire une contradiction croissante entre l’invitation néolibérale au projet continuellement renouvelé au sein de chemins de vie individualisés, et la difficulté à faire coïncider ce « projet de soi » dans la compétition éducative et socio-professionnelle. Elle se traduit par différentes expériences d’ajustement – pauses ou arrêts, attentes ou de recherches –, plus ou moins longues, et plus ou moins choisies. Ces expériences d’ajustement se clivent principalement selon deux variables : d’une part, l’horizon temporel dans lequel elles s’inscrivent – autrement dit leur durabilité –, et d’autre part, le rapport individuel et subjectif à ces expériences, vécues comme subies ou choisies. Par la combinaison de ces variables, nous distinguons ici trois types d’expériences de « NEET », soit les « alternatives », les « suspensions » et les « impasses ».

ALTERNATIVES

Le premier type d’expérience s’apparente à une mise en marge durable et volontaire des parcours de vie pensés comme « typiques » : cette expérience de bifurcation alternative se distingue d’abord par une volonté de sortir du « système », pour un temps long et à durée indéterminée, sans perspective annoncée de retour. Dans notre échantillon, il s’agit ici d’une expérience minoritaire mais émergente, qui se retrouve principalement, mais pas exclusivement, chez des jeunes adultes issus des classes moyennes, et des

individus ayant suivi au moins temporairement des études supérieures. C'est ici la rhétorique du refus et du choix qui domine : les discours, souvent marqués par une forte réflexivité, font part d'une critique très aiguë du système – capitaliste et/ou consumériste notamment – ainsi que des parcours sociaux imposés, et la volonté assumée de prendre « une autre route », « un chemin de traverse », ou de construire « autre chose ». Elle s'associe souvent à la défense de valeurs propres, comme l'écologie ou la décroissance. Telles que rencontrées dans l'enquête, ces bifurcations volontaires peuvent prendre la forme d'un arrêt des études, d'un retrait de l'emploi ou d'une migration infranationale. Ces modes de vie s'incarnent dans des formes de logements particuliers – allant du squat à la yourte, en passant par certaines « occupations » militantes ou certains modes de colocation –, et sont associés à une économie de la débrouille, du troc ou de la survie collective, se conjuguant souvent à un travail saisonnier. Fortement assumées dans les discours, ces expériences de retrait sont codées alors comme une victoire du « soi » face à la pression sociale et éducative, face à l'inconciliable jonction entre ses aspirations personnelles et les contraintes du système marchand. Mais l'ambivalence des discours entre le « subi » et le « choisi » révèle aussi combien cette victoire est ambiguë, et qu'elle répond également à des épreuves antérieures vécues dans le système éducatif ou le marché du travail, et qui se sont révélées sources de frustration sociale et existentielle. La radicalité d'un chemin distinctif, « hors système », résonne alors comme une reprise en mains de son destin, comme la seule solution pour donner un « sens » et faire coïncider sa vie et ses propres aspirations. Ce type de parcours constitue ainsi une réponse à l'adversité sociale et économique ; dans notre échantillon, on le retrouve d'ailleurs de façon plus prégnante dans des contextes de crise économique comme en France et en

Espagne, où elle s'accompagne d'un discours critique sur la méritocratie scolaire et d'un refus des épreuves sociales imposées, associées à un « parcours du combattant ». Si aucune date de retour n'est envisagée, la sortie de ces modes de vie alternatifs semble se dessiner avec la perspective de la parentalité.

SUSPENSIONS

Une seconde expérience correspond davantage à un retrait transitoire des occupations socialement attendues – formation ou emploi –, avec l'objectif de se réengager, à court ou moyen terme, dans une autre occupation sociale. C'est alors la rhétorique d'une « pause » ou d'une « transition » qui domine, présentée comme nécessaire à un changement de vie. Cette phase est supposée maîtrisable et cloisonnée dans le temps, telle une suspension ponctuelle au sein d'un parcours d'occupations sociales continues. En quelque sorte, il s'agit d'une indétermination à durée déterminée. Majoritaire dans notre échantillon – et ce dans chacune des villes analysées –, ce type d'expérience englobe bien entendu la recherche d'un emploi nouveau, du moins en ses débuts, considérée alors comme un temps transitoire, bientôt clôturé par la perspective espérée d'une occupation future. Mais elle comprend également tout un panel d'expériences d'inactivité initiées par l'individu : arrêt temporaire des études et de l'emploi sous la forme de congés parentaux, de voyages d'un an ou de quelques mois, d'un investissement bénévole, ou encore temps de retrait chez soi ou chez ses parents, etc. Elle est codée alors comme un temps de suspension indispensable à la formulation et à la re-formulation des projets de vie. Dans une rhétorique ici aussi très ambivalente entre le « subi » et le « choisi », il s'agit de mettre sa vie sociale en pointillé, de s'offrir une respiration comme réponse à la violence de l'exposition sociale et à la pression sociale à la mobilité sans cesse renouvelée. L'objectif affiché consiste alors à « faire le plein de soi », prendre le « temps de vivre », à reconstituer ses forces avant de reprendre la route, le temps d'une conversion ou d'une reconversion. Souvent pris à l'issue d'une période d'intense activité dans l'éducation ou le marché du travail, ce temps d'ajustement se voit principalement marqué par trois étapes : se reconstituer, se définir, puis se convertir. Elle correspond en quelque sorte

à un temps d'ajustement entre ses aspirations personnelles et les exigences du système éducatif et du marché du travail, dans le but explicite de mieux s'orienter dans une compétition sociale intériorisée, de mieux cibler un emploi, un choix, une conversion ou une reconversion sociale. Ces retraits temporels, initiés dans le but de se reconstituer et de se redéfinir face à une pression continue, nous révèlent en creux la difficile adéquation contemporaine entre l'injonction à un « projet d'être » et celle d'une insertion dans un marché du travail compétitif.

IMPASSES

Enfin, une dernière expérience des « NEET » correspond à un retrait apparent, s'étalant dans la durée, lorsqu'une phase d'attente prolongée se mue en trajectoire d'enlèvement et d'impasse sociale subie. Des trois types d'expérience, celle-ci renvoie le plus directement à la vulnérabilité sociale. Notons que les frontières entre ces trajectoires sont poreuses, et que les expériences de l'impasse peuvent constituer l'aboutissement d'expériences d'alternative ou de suspension qui se sont prolongées puis retournées en épreuve individuelle. C'est ici beaucoup plus clairement la rhétorique du non-choix qui domine, que ce soit face à un désajustement durable au marché ou au système scolaire, face à des aspirations non comblées, ou tout simplement face à la difficulté à définir un projet d'études ou d'emploi. Ces expériences portent la marque contemporaine de la « déprise », c'est-à-dire d'une expérience de perte de souveraineté sur sa vie, mettant fortement à l'épreuve l'estime de soi. Chez ces individus souvent brûlés par des expériences d'attente ou de précarité douloureuses, on observe alors une forte intériorisation individuelle de l'échec, perceptible dans un discours d'incapacité face à la compétition éducative ou professionnelle. Ces trajectoires tendent

à induire un processus d'enfermement social dans un isolement protecteur, afin d'éviter une exposition jugée trop difficile aux démarches de retour en formation ou à l'emploi. Là aussi, elles peuvent recouvrir une variété de profils et de parcours sociaux, allant d'un maintien prolongé chez les parents à des situations d'itinérance. Dans notre échantillon, les parcours de cohabitation durable avec les parents se retrouvent majoritairement chez les non-diplômés, mais on l'observe également, chez des diplômés en fin de vingtaine ou au cours de la trentaine en recherche prolongée d'emploi, notamment à Paris et Madrid. Ces phases de parcours sont alors associées, dans les récits de vie, à des « temps morts », teintés de découragement. Si la famille permet un filet de sécurité relatif, elle n'empêche pas une expérience aiguë de solitude sociale, et accentue le sentiment d'échec social. Chez des individus émancipés de leur famille ou en situation de rupture familiale, les problématiques saillantes sont celles du surendettement, de la sécurité alimentaire, sur fond de parentalité précoce : une partie de l'inactivité féminine comptabilisée dans la catégorie « NEET » est effectivement composée de jeunes mères isolées (Carcillo *et al.*, 2015). Dans la plupart des cas, le rapport au temps individuel et collectif devient marqué par une incertitude radicalisée quant à l'avenir et une forme d'enfermement dans le présent. On peut s'interroger sur les conséquences politiques et citoyennes de ces formes de vulnérabilités durables : les récits de vie montrent qu'elles peuvent se traduire, chez certains jeunes adultes, par un processus de *désadhésion* sociale. Celui-ci se caractérise par une dissociation entre le « soi » et la « société », un sentiment de ne pas être représenté, et une forme accentuée de défiance vis-à-vis du politique, susceptible d'induire une sensibilité extrême envers les discours populistes.

Dans ses formes les plus vulnérables, le phénomène « NEET » nous dévoile, par l'extrême, l'expérience moderne du temps en régime néolibéral. Il nous invite à une autre lecture des injonctions contradictoires qui traversent aujourd'hui nos parcours de vie, particulièrement au sein des jeunes générations. Car au fond, alors même que la société ne les attend pas toujours, ils se doivent d'être « occupés » socialement. Le phénomène « NEET » révèle les tensions existentielles qui émergent actuellement dans la conduite des vies, avec d'un côté des normes sociales porteuses d'une invitation au « projet » permanent et au « devenir soi », mais

de l'autre côté, des conditions socio-économiques qui rendent ces occupations et aspirations particulièrement incertaines, voire compétitives. En somme, derrière les « NEET », se dessine la difficulté du travail d'ajustement individuel – plus ou moins aisé, plus ou moins long – entre la construction d'un soi et la construction d'une place sociale : en ces temps de récession ou de croissance ralentie, la mise en coïncidence des aspirations individuelles et des places sociales devient de plus en plus ardue, alors même que ce temps et ce travail d'ajustement sont à la charge de l'individu. Au fond, cette catégorie des « NEET » nous dit davantage des tensions sociales qui marquent aujourd'hui nos parcours de vie, que des jeunes adultes eux-mêmes.

CÉCILE VAN DE VELDE

professeur de sociologie
à l'université de Montréal

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bynner J., Parsons S. (2002) « Social Exclusion and the Transition from School to Work: The Case of Young People Not in Education, Employment, or Training (NEET) », *Journal of Vocational Behavior*, n° 60, p. 289-309.

Carillo S. et al. (2015), « NEET Youth in the Aftermath of the Crisis: Challenges and Policies », OECD Social, *Employment and Migration Working Papers*, n° 164.

Cuzzocrea V. (2014), « La catégorie des NEET : quel avenir ? », *Points de vue sur la jeunesse, 2020, quelles perspectives ?*, Conseil de l'Europe, p. 73-87.

Fansten M., Figueirido C. (2015), « Parcours de hikikomori et typologie du retrait », *Adolescence*, n° 3, p. 603-612.

Furlong A. (2007) « The zone of precarity and discourses of vulnerability: NEET in the UK », *Journal of Social Sciences and Humanities*, n° 381, p. 101-121.

International Labour Organization (2013), *Global Employment Trends For Youth. A generation at risk*, Genève, ILO.

Mascherini M. et al. (2012), *NEETs - Young people not in employment, education or training: Characteristics, costs and policy responses in Europe*, Luxembourg, Publications office of the European Union.

Mascherini M., Ludwinek A., Ledermaier S. (2015), *Social inclusion of young people*, Ireland, Eurofound Publications.

Observatoire de l'Enfance, de la Jeunesse, et de l'Aide à la Jeunesse, (2013), *Qu'ont à nous apprendre les « Neets » ?*

OCDE, (2010), *Des débuts qui comptent ! Des emplois pour les jeunes*, Paris, OCDE.

Scarpetta S., Sonnet A. et Manfredi T. (2010), « Montée du chômage des jeunes dans la crise. Comment éviter un impact négatif à long terme sur toute une génération ? », *Documents de travail de l'OCDE sur les questions sociales, l'emploi et les migrations*, n° 106, Paris, Éditions OCDE.